

1895

## 1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur  
l'histoire du cinéma

78 | 2016

Varia

---

# Ivan le Superbe ou Mosjoukine en correspondance

*Ivan The Magnificent or Mosjoukine through his correspondence*

Myriam Juan

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/5122>

DOI : 10.4000/1895.5122

ISSN : 1960-6176

### Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 148-163

ISBN : 978-2-37029-078-6

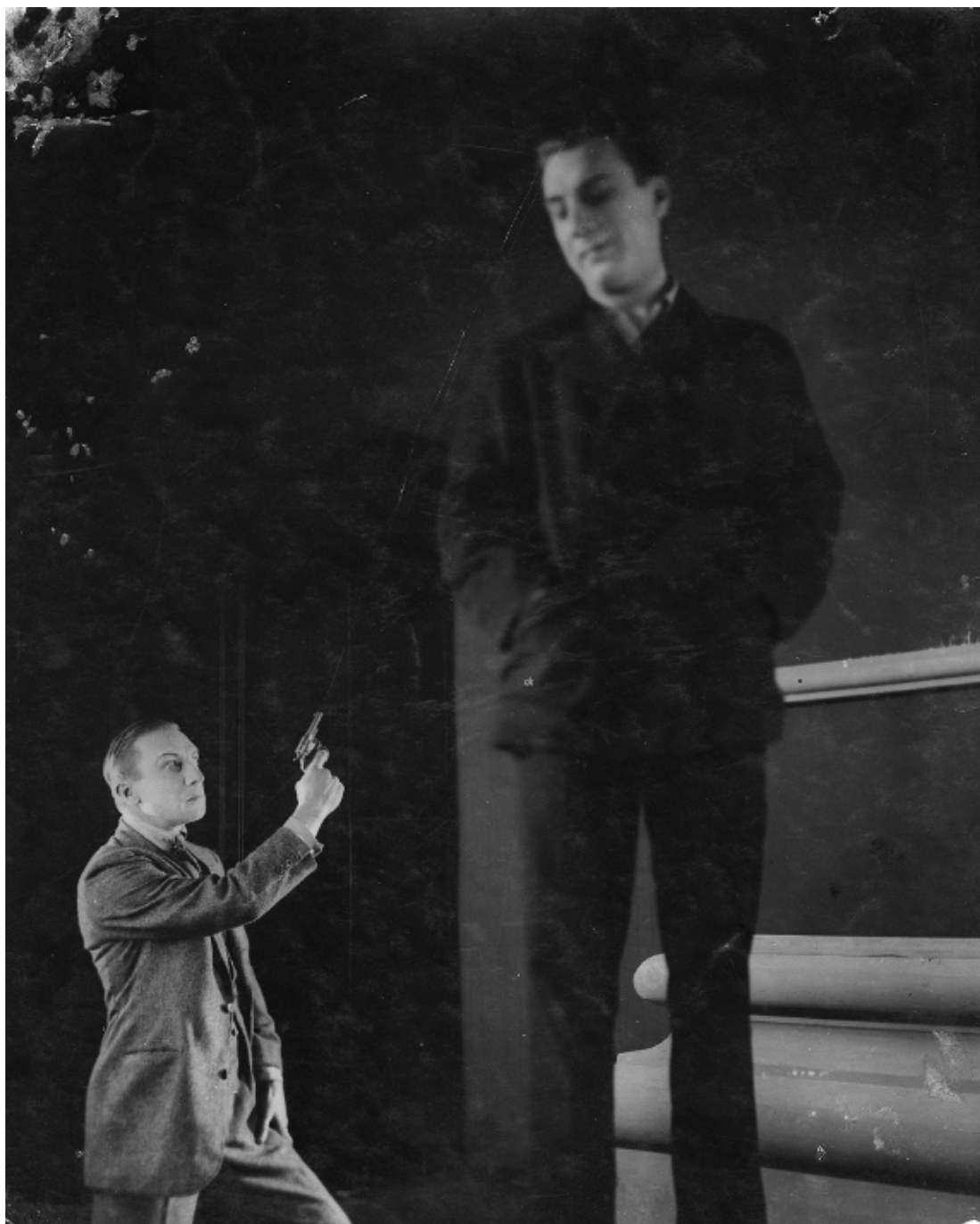
ISSN : 0769-0959

### Référence électronique

Myriam Juan, « Ivan le Superbe ou Mosjoukine en correspondance », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 78 | 2016, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 04 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/1895/5122> ; DOI : 10.4000/1895.5122

---

© AFRHC



Ivan Mosjoukine dans *Feu Mathias Pascal* (Marcel L'Herbier, 1926).

# Ivan le Superbe ou Mosjoukine en correspondance

par Myriam Juan

Ivan Mosjoukine fut dans les années 1920, selon le critique Juan Arroy, la « seule vedette mondiale du cinéma français »<sup>1</sup>. L'acteur russe, émigré à Paris au début de la décennie, occupe de fait une place à part dans cinéma français de la période. Il jouit d'une renommée internationale à l'heure où la presse ne cesse de déplorer le manque de rayonnement des vedettes hexagonales<sup>2</sup> ; il suscite l'enthousiasme d'une cinéphilie cultivée alors naissante comme celui du grand public ; il fait figure de grand acteur, de star et même d'auteur (il signe le scénario de plusieurs de ses films et en réalise deux). Parti fin 1926 pour Hollywood où il ne tourne qu'un seul film, Mosjoukine a poursuivi ensuite sa carrière en Allemagne avant de tenter sans succès un retour dans les studios français au début des années 1930, au moment du passage au parlant. Mort de la tuberculose à Neuilly à l'âge de seulement quarante-neuf ans en janvier 1939<sup>3</sup>, il est enterré en France, mais ses archives ont été déposées plus tard par sa famille à Moscou, aux archives d'État de la littérature et de l'art de Russie (RGALI). Le fonds 2632 « MOZZ-HUHIN IVAN IL'ICH (1889-1939), kinoartist » est riche de 396 dossiers et cependant très lacunaire au regard de la carrière de Mosjoukine. On y trouve notamment de la presse, des photographies diverses (représentant l'acteur ou adressées à ce dernier), de nombreux scénarios restés sans suite (dont plusieurs écrits par Mosjoukine dans les années 1930), quelques documents de production (parmi lesquels très peu de contrats), des carnets personnels, ou encore de la correspondance (professionnelle, personnelle et amoureuse – en particulier avec Kiki de Montparnasse)<sup>4</sup>.

1. Lettre manuscrite adressée à Alexandre Volkoff, 1927, fonds Volkoff, Cinémathèque française, VOLKOFF46-B5. Cette lettre est collée au dos de la couverture d'un exemplaire d'*Ivan Mosjoukine. Ses débuts, ses films, ses aventures*, Paris, les Publications Jean Pascal, 1927 (numéro de la collection « Les grands artistes de l'écran » écrit par Jean Arroy, collaborateur régulier de *Cinémagazine* où il signe habituellement ses articles Juan Arroy). En dehors de ce fascicule et d'un supplément de *l'Avant-scène cinéma* dû à Jean Mitry en 1969 (« Ivan Mosjoukine, 1889-1939 », *Anthologie du cinéma*, n° 48, 1969), il n'existe pas de biographie en français d'Ivan Mosjoukine. Son apport au jeu de l'acteur en France et sa conception du cinéma ont cependant été étudiés par François Albera dans *Albatros. Des Russes à Paris, 1919-1929*, Milan/Paris, Mazzotta/Cinémathèque Française, 1995, pp. 113-131. Plusieurs chercheurs étrangers se sont aussi intéressés à Ivan Mosjoukine dans le cadre de travaux portant sur les émigrés russes et le cinéma (voir notamment, en russe, les recherches de Rashit Ianguirov et celles de Natalia Noussinova). Une double biographie d'Ivan et de son frère Alexandre (chanteur d'opéra également émigré en France) est enfin parue en 2008 en Russie (O. Sirotin, *Dvojnaja zvezda, Aleksandr i Ivan Mozzhubin [Une double étoile : Alexandre et Ivan Mosjoukine]*, Penza, Chez l'auteur, 2008).

2. Voir Myriam Juan, « Étoiles en manque de lumière. Les difficultés du vedettariat français dans les années 1920 », *Studies in French Cinema*, vol. 11, n° 3, 2011, pp. 181-193.

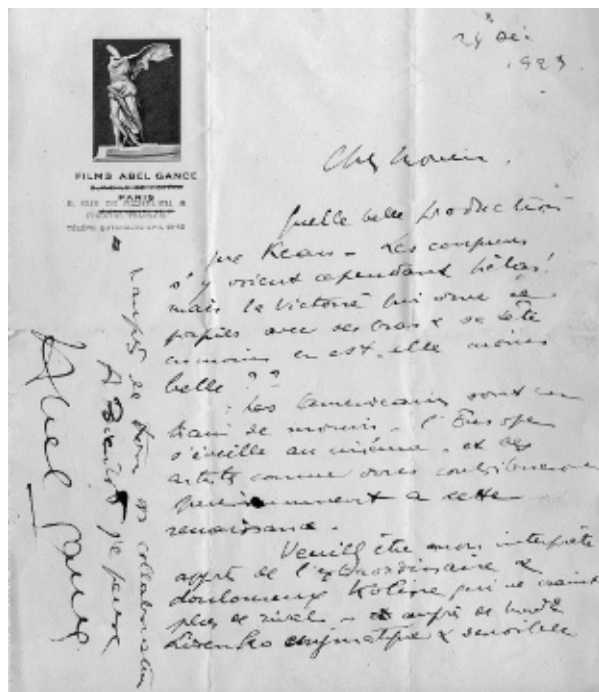
3. De nombreuses dates de naissance circulent au sujet de Mosjoukine, allant de 1887 à 1893. 1889 est l'année la plus fréquemment citée dans les articles et les notices biographiques ainsi que l'année retenue par les archives russes.

4. Ces archives ont été abondamment filmées par Galina Dolmatovskaia dans son documentaire *Ivan Mosjoukine ou l'enfant du carnaval* (1999) qu'on trouve en bonus du *Père Serge* de Protazanov (1918) dans l'édition DVD de ce film chez Bach-films.

Ce sont quelques lettres découvertes dans ce fonds que nous nous proposons ici de mettre en perspective<sup>5</sup>. Toutes datent des années 1920, alors qu'Ivan Mosjoukine est au sommet de sa gloire. Elles permettent de cerner le statut exceptionnel du comédien tout en interrogeant son intégration au sein du cinéma français. Au-delà du cas particulier qu'elles documentent, ces lettres renseignent aussi sur la marginalisation précoce dont les stars font l'objet dans le discours de la cinéphilie « savante » et sur le rôle que ces mêmes stars ont pu jouer auprès de spectateurs ordinaires en quête d'émotions artistiques. Seront ainsi présentés tour à tour un ensemble épistolaire portant en 1923-1924 sur le projet d'interprétation par Ivan Mosjoukine du rôle de Napoléon dans le film d'Abel Gance, des lettres éclairant sa sortie du Ciné-Club de France en 1925, et enfin une lettre écrite en 1928 par un admirateur, ouvrier ébéniste habitant le Puy.

### L'affaire *Napoléon* (1923-1924)

Le RGALI conserve une vingtaine de lettres, pneumatiques et télégrammes envoyés à Mosjoukine par Abel Gance alors que ce dernier essaye de le convaincre d'accepter le rôle-titre de son *Napoléon*, ainsi qu'une lettre et un brouillon de réponse rédigés par l'acteur<sup>6</sup>. L'affaire intervient dans la carrière de celui-ci entre la sortie de *Kean* d'Alexandre Volkoff (qui est considéré par ses contemporains comme sa plus grande création) et celle du *Lion des Mogols* de Jean Epstein (qui marque la première collaboration du comédien avec un cinéaste de l'« Avant-garde française »). Le 24 décembre 1923, tel un cadeau de Noël, Abel Gance écrit à l'acteur et, après lui avoir fait part – non sans



Lettre de Gance du 24 décembre 1923 (RGALI, fonds 2632, dossier 170).

5. Je tiens à remercier le Centre franco-russe de recherche en sciences humaines et sociales de Moscou, grâce à une bourse duquel j'ai pu travailler sur ces archives dans le cadre de ma thèse en histoire (« «Aurons-nous un jour des stars?» Une histoire culturelle du vedettariat cinématographique en France [1919-1940] », direction Pascal Ory, Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, soutenue en décembre 2014).

6. RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossiers 150 et 170. La collaboration d'Ivan Mosjoukine, auprès de plusieurs de ses compatriotes, aurait participé de « l'emprunt russe » dont le film de Gance est débiteur (voir Rashit Ianguirov, « Autour de Napoléon : l'emprunt russe », 1895 *revue d'histoire du cinéma*, n° 31, automne 2000, pp. 213-238). Sept des principaux courriers rédigés par Abel Gance ont été publiés par Mikhaïl Iampolski dans la revue *Iskoustvo kino*, n° 1, 1987 pp. 135-136 (traduction en russe de Natalia Noussinova).

nuance – de son enthousiasme au sujet de *Kean*<sup>7</sup>, lui propose sans plus de précision d'être son interprète. Le projet semble avancer rapidement puisque dès le 14 janvier 1924, le cinéaste évoque de premiers essais qu'il juge « excellents »<sup>8</sup>, demandant au comédien de fixer sans tarder une date pour en réaliser de seconds. Dans les semaines qui suivent, Gance sollicite à plusieurs reprises des rencontres avec Mosjoukine. Il se montre alors confiant ou, du moins, affiche une grande confiance. Ainsi écrit-il début février 1924 : « Faites votre possible pour venir me voir le plus vite que vous pourrez car notre affaire sera d'ici peu de temps tout à fait au point »<sup>9</sup>. Son empressement révèle peut-être déjà cependant des hésitations de la part de la star, que Gance paraît toujours devoir relancer, comme lorsqu'il lui demande, début mars, « les photos de l'Empereur-Mosjoukine [*sic*] »<sup>10</sup> que l'acteur s'est engagé à fournir. Le 29 mars, « très étonné de ne pas avoir reçu [son] option »<sup>11</sup>, il réclame celle-ci par pneumatique. C'est ici qu'intervient la lettre d'Ivan Mosjoukine, justement datée du 29 mars, par laquelle l'acteur accorde une option à confirmer sous un mois et demi :

Cher Monsieur Gance,

Comme suite à nos pourparlers et pour vous permettre de conclure vos contrats internationaux, il reste entendu que j'interpréterai le rôle de Bonaparte et de Napoléon dans la série des super-films<sup>12</sup> que vous préparez sur ce personnage.

Le contrat à passer entre nous sera fait au plus tard le 15 mai 1924, faute de quoi je me verrai délié de ma promesse.

Il est évident que ma promesse tomberait et serait nulle si nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur les termes du contrat à passer entre nous. Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma profonde sympathie.

[signature]<sup>13</sup>

L'accord attendu n'a jamais été trouvé. Le 9 juin, Abel Gance écrit à Mosjoukine pour le sommer de s'expliquer : « J'attends une lettre de vous me confirmant votre refus et son explication car je ne peux croire à toutes les raisons stupides qu'on me donne et vous me devez amicalement, après un aussi grave engagement moral avec moi, un exposé très clair de vos motifs. »<sup>14</sup> Dans le brouillon de réponse

7. « Quelle belle production que *Kean*. Les coupures s'y voient cependant hélas ! » (lettre manuscrite, 24 décembre 1923, RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 170). Cette lettre évoque la collaboration de Nathalie Lissenko et de Nicolas Koline au projet gancien. Si la première n'en a finalement pas fait partie, le second y interprète le personnage de Tristan Fleury et a été de fait approché par Gance dès l'automne 1923 (Ianguirov, *op. cit.*).

8. Lettre manuscrite, 14 janvier 1924, RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 170.

9. Lettre manuscrite, 10 février 1924, *ibid.*

10. Lettre manuscrite, 2 mars 1924, *ibid.*

11. Lettre manuscrite, 29 mars 1924, *ibid.* (souligné dans le texte).

12. Abel Gance envisage alors une épopée retraçant en six épisodes la carrière de Napoléon.

13. Lettre manuscrite (copie), 29 mars 1924, RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 150.

14. Lettre manuscrite, 9 juin 1924, *ibid.*, dossier 170. Le refus de Mosjoukine est annoncé le même mois dans *Kinotvortchestvo teatr* [titre français : *Kino. Journal cinématographique mensuel en langue russe* – la revue paraît à Paris et accueille quelques articles en français], n° 5, 1924, p. 28 (signalé par Ianguirov, *op. cit.*).

conservé au RGALI (écrit en russe et partiellement traduit en français par deux personnes différentes), Mosjoukine déclare ne pas avoir trouvé les conditions d'engagement proposées satisfaisantes, tout en essayant manifestement de ménager la susceptibilité du cinéaste :

Peut-être vous trouverez que la somme demandée par moi est exagérée, mais je me mets à votre disposition pour deux années [...].

Cher Monsieur Gance je vous exprime encore une fois toute ma reconnaissance de l'artiste Russe auquel le premier cinématographe [sic] de votre Pays a donné la possibilité d'interpréter le rôle du plus grand héros mondial et c'est avec une tristesse tourmentée que j'abandonne mon rêve.

Je vous prie de m'écrire une lettre et de m'informer officiellement que vous n'acceptez pas mes conditions matérielles, et de m'écrire non officiellement quelques mots par lesquels vous me jugerez moins sévèrement et avec plus d'indulgence<sup>15</sup>.

Gance ne se décourage pas pour autant. Jusqu'à la fin du mois d'août, il essaie de faire changer d'avis Mosjoukine. Finalement, peu après s'être dit «aux extrêmes limites de temps et de bonne volonté»<sup>16</sup>, le réalisateur tente son va-tout dans une lettre où il s'efforce de toucher l'acteur dans son orgueil et sa fibre artistique :

Ceci est probablement la dernière lettre que vous recevrez de moi, car si la porte profonde de votre cœur ne s'ouvre pas devant mon absolue sincérité, c'est que je me serai vraiment trompé sur vous, et cela voudra dire que je ne devrai à aucun moment vous regretter. [...]

L'artiste en vous est-il donc mort ? Ne sentez-vous donc pas que jamais une aussi formidable opportunité de rester vivant dans le temps vous sera donnée ? *Les petits sentiments chez vous ont-ils peu à peu étouffé la flamme que j'avais cru reconnaître ?*

Je tente loyalement ce dernier effort d'artiste à artiste, d'âme à âme. [...]

Dans dix jours *il sera trop tard*, et cette phrase sans que je le veuille deviendra vite chez vous un éternel remords, j'en suis *profondément* persuadé<sup>17</sup>.

La démarche de Gance est restée vaine, et le rôle de l'Empereur échu en définitive, comme on le sait, à Albert Dieudonné<sup>18</sup>. Comment interpréter ce rendez-vous manqué entre deux géants du cinéma français des années 1920 ? Du côté d'Abel Gance tout d'abord, les motivations ne sont pas seulement artistiques mais commerciales. Si l'insistance du cinéaste est assurément une preuve de son admiration sincère, elle naît en effet aussi de la nécessité de s'assurer de la participation d'une star internationale afin de conclure des accords de production et financer une œuvre aussi coûteuse qu'ambitieuse. D'autant que le producteur du film, Vladimir Wengeroff, est un Russe émigré en Allemagne dont on devine

15. Lettre manuscrite, s. d. [juin 1924], RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 150 (citation extraite de la traduction française de l'époque).

16. Télégramme, 28 août 1924, RGALI, *ibid.*, dossier 170.

17. Lettre manuscrite, 31 août 1924, *ibid.*, (souligné dans le texte).

18. Sur les recherches du cinéaste pour trouver l'interprète principal de son film, voir Kevin Brownlow, *Napoléon : Abel Gance's Classic Film*, Londres, BFI Publishing, 2004, pp. 47-55, (1<sup>re</sup> éd. 1983).

**TELEGRAMME**

MOSJOUKINE 7 R DESEAUX PARIS 16

Indications de service:

N° 2224

24

Timbre à date

LE PORT EST GRATUIT. Le télégramme  
local est chargé par le service de la correspondance privée par la voie  
interne, art. 6.

DESTINÉ	NUMÉRO	NUMÉRO DE MOTE	DATE	HEURE DE DÉPART	MENTIONS DE SERVICE
FONTAINEBLEAU 207 37 28 12/20					

J'ATTENDS VOTRE TELEGRAMME POUR RENDEZVOUS JE SUIS AUX EXTREMES  
LIMITES DE TEMPS ET BONNE VOLONTE ET NE PUIS PLUS SOUS AUCUN PRETEXTE  
REMETTRE MA DECISION DEFINITIVE MES MEILLEURES AMITIES - ABEL GANCE

Télégramme du 28 août 1924 (RGALI, fonds 2632, dossier 170)

25

Fontainebleau, 18 Août 1924

Monsieur MOSJOUKINE  
7, Rue des Baux  
PARIS

Confidentielle

Mon cher Ami,

J'ai été à nouveau très surpris et très ennuyé de vous voir encore une fois manquer à mon appel et à votre promesse précise. Est-ce donc si difficile de me voir, et que craignez-vous donc ? Et cette lettre promise ? Je ne puis que acquiescer et vous pardonner, parce que je devine trop bien l'hésitation terrible dans laquelle vous vivez.

Je comprends parfaitement bien toutes les raisons que vous m'avez données, que vous ne donnerez et toutes celles que vous ne me donnerez pas. Je sais que depuis plusieurs mois vous vivez dans une atmosphère hostile à la mienne où tout se combine pour vous contraindre à changer le cours de votre volonté profonde.

Je vais vous dire peu de mots, mais réfléchissez-y profondément, et au nom du ciel n'obéissez qu'à vous-même :

Ceci est probablement la dernière lettre que vous recevrez de moi, car si la porte profonde de votre cœur ne s'ouvre pas devant mon absolue sincérité, c'est que je ne serai vraiment trompé sur vous, et cela voudra dire que je ne devrai à aucun moment vous regretter.

Échappez-vous une journée de l'enfermement dans lequel vous vivez et qui va vous faire glisser dans l'erreur la plus désastreuse. Vos yeux sont dupes; vous vivez depuis six mois dans le désert de l'esprit et tous les mirages sont possibles, mais l'art ne vit pas de l'esprit mais du cœur. Et votre grand cœur, Mosjoukine, que devient-il au milieu de tout cet artificiel ?

Il faut que je vous parle d'urgence car je suis seul à vous défendre, et si vous ne m'aidez pas je perds mon énergie.

27, Avenue Kléber,  
PARIS XVII

26

Mr. MOSJOUKINE  
31-8-24.

Vous comprendrez vite que je veux prendre davantage vos intérêts que les miens, mais je ne puis pas vous écrire cela.

L'artiste en vous est-il donc mort ? Ne sentez-vous donc pas que jamais une aussi formidable opportunité de rester vivant dans le temps vous sera donnée ? Les petits sentiments chez vous ont-ils peu à peu étouffé la flamme que j'avais cru reconnaître ?

Je tente loyalement ce dernier effort d'artiste à artiste, d'âme à âme. Je vous joins, à titre de curiosité pour vous prouver, quoi qu'en vous dise, qu'il me reste encore quelques étincelles, une lettre de Georges d'Espèyres, l'écrivain français qui connaît le mieux Napoléon. Soyez aimable de me la renvoyer en même temps que vous m'annoncerez votre visite.

Dans dix jours il sera trop tard, et cette phrase sans que je le veuille deviendra vite chez vous un éternel remords, j'en suis profondément persuadé.

Mon amitié sincère.

Abel Gance

27, Avenue Kléber,  
PARIS XVII

2632-1-170, 1708

Lettre de Gance du 31 août 1924 (RGALI, fonds 2632, dossier 170)

aisément la préférence pour Mosjoukine. Ce mobile est d'ailleurs au cœur de l'option consentie fin mars par l'acteur, auquel Gance signale au même moment : « Sur votre parole j'ai télégraphié à Berlin que je l'avais et j'aimerais bien avoir la confirmation signée, car je me suis engagé complètement »<sup>19</sup>. Ce que Mosjoukine apporte ainsi au projet, c'est non seulement son immense talent d'interprète mais également sa notoriété de star, avec laquelle aucun comédien français ne peut alors rivaliser.

Pour expliquer son refus, l'acteur avance des raisons principalement financières. Gance ne cesse de son côté d'évoquer les mauvaises influences auxquelles serait soumise la star et qui la dissuaderaient de collaborer avec lui. Quoi qu'il en soit, ce sont des scrupules liés à sa nationalité qu'évoque publiquement par la suite Mosjoukine, une thèse reprise par les journalistes qui approuvent pleinement son renoncement. Il est vrai que l'annonce du choix de Gance avait provoqué des réactions hostiles, comme l'illustre cet extrait du journal *le Théâtre* paru le 1<sup>er</sup> juin 1924 : « M. Gance a enfin trouvé son Napoléon : M. Ivan Mosjoukine. Napoléon tourné par M. Gance pour une maison internationale et interprété par un Russe, sera un film bien français... »<sup>20</sup>. Quelle que soit la somme avancée, il est en vérité probable que Mosjoukine ait hésité à s'engager pour une durée de deux ans, tout en redoutant de ne pas convaincre dans un rôle où sa présence pouvait être perçue comme iconoclaste.

La rencontre avec Marcel L'Herbier, autre maître de l'« Avant-garde française », débouche quelque temps plus tard sur une collaboration heureuse. Le film qui en résulte, *Feu Mathias Pascal*, est pourtant au cœur d'un événement révélateur de la difficulté pour Mosjoukine de trouver sa place dans les milieux du cinéma français, tout autant que du regard condescendant porté par la cinéphilie cultivée sur le phénomène des stars.

## La brouille avec le Ciné-Club de France (1925)

À l'automne 1925, plusieurs mois avant la sortie officielle du film (qui n'intervient qu'en février 1926), le Ciné-Club de France (CCF) programme *Feu Mathias Pascal* pour ses membres. Constatant l'omission sur les invitations du nom de Mosjoukine, Marcel L'Herbier écrit à celui-ci le 14 octobre pour prévenir son mécontentement tout en se désolidarisant du Club :

Vous aurez remarqué comme moi l'absence de votre nom sur votre carte d'invitation ; à mon sens c'est un *scandale* dont le Comité du Club (dont je ne fais pas partie) est seul responsable. Quand je m'en suis plaint *véhémentement* vis-à-vis d'eux ils m'ont déclaré qu'à toutes les autres séances, les films qu'ils ont présentés ne portaient *express* aucun nom d'interprète, que ce soit *l'Image* de Feyder, *Sorcellerie* ou les autres.

Je n'ai donc pas à m'excuser vis-à-vis de vous d'un oubli que je suis incapable de commettre.

Pour cette raison et pour d'autres je compte d'ailleurs me séparer prochainement et définitivement de ce Club dont l'intérêt reste problématique<sup>21</sup>.

19. Lettre manuscrite, 29 mars 1924, *op. cit.*

20. *Le Théâtre*, 1<sup>er</sup> juin 1924 (BnF-ASP, fonds Charles Vanel, 4<sup>e</sup>COL 56/3).

21. Lettre dactylographiée, 14 octobre 1925, RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 188 (souligné dans le texte).



Mosjoukine a-t-il pris le réalisateur au mot et décidé de le devancer ? Toujours est-il qu'il claqué aussitôt la porte du CCF dont il était membre. Le 16 octobre, René Blum<sup>22</sup>, président du Comité du Club, lui écrit pour lui faire part de l'« étonnement » suscité par sa démission :

Nous tenons en effet à vous faire remarquer qu'il est contraire aux habitudes de notre Club de mentionner sur les cartes d'invitation les noms des interprètes.

Nous sommes au regret de voir un artiste de votre qualité renoncer, pour des raisons de cet ordre, à faire partie d'un groupement tel que le nôtre<sup>23</sup>.

Blum met en cause implicitement la vanité de la star. Il ne remet nullement en question en revanche les pratiques de l'organisation qu'il préside. Or celles-ci attestent le peu d'importance accordée par cette dernière aux vedettes, dans une logique de distinction avec la majorité des spectateurs qui les célèbrent. Un positionnement de nature doctrinale, puisque malgré l'admiration dont Mosjoukine fait l'objet auprès de cette élite cinéophile (dont témoigne entre autres le « festival Mosjoukine » organisé en janvier 1925 au Vieux Colombier), la règle ne souffre pas d'exception pour lui<sup>24</sup>.

L'incident revêt également une autre signification pour l'acteur russe au faite de sa gloire en France. Le CCF est né fin 1924 de la fusion entre le Club Français du Cinéma et le Club des Amis du Septième Art. Il s'agit d'une structure accueillant essentiellement des personnes appartenant aux milieux du cinéma (metteurs en scène, comédiens, scéna-



Lettre de René Blum du 16 octobre 1925 (RGALI, fonds 2632, dossier 236).

22. Déjà président auparavant du Club des Amis du Septième Art, René Blum est le frère cadet de Léon Blum. Après avoir été journaliste et critique d'art, il est alors directeur du Théâtre de Monte-Carlo.

23. Lettre dactylographiée, 16 octobre 1925, RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 236. Une autre lettre de René Blum, datée du 3 novembre et faisant suite à « une longue conversation avec Marcel L'Herbier », tente de faire revenir l'acteur sur sa décision (RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 236).

24. Si Mosjoukine n'est qu'un interprète dans *Feu Mathias Pascal*, il a au demeurant signé depuis son arrivée en France les scénarios de la plupart de ses films et la réalisation de deux d'entre eux (*L'Enfant du carnaval*, 1921 et *le Brasier ardent*, 1923). Ces multiples talents lui confèrent un grand prestige et un statut qui dépasse celui d'acteur, ce qui rend d'autant plus vexatoire l'omission du Ciné-Club de France.

ristes ou encore journalistes)<sup>25</sup>. C'est le cas, en particulier, des soixante-quatre membres sociétaires du Club, mentionnés en marge du papier à en-tête sur lequel Blum rédige sa lettre. Or si, parmi les nombreux acteurs et actrices nommés, on n'est guère étonné de trouver des proches de « l'Avant-garde » (comme Jaque Catelain et Ève Francis), la présence de toutes les vedettes russes travaillant pour Albatros<sup>26</sup> mérite que l'on s'y arrête. Sans doute ces acteurs expriment-ils ainsi leur conviction sur ce que doit être le Septième art. Leur adhésion au Club peut cependant aussi être interprétée comme une manière de s'intégrer professionnellement. En effet, l'Union des artistes, le principal groupement professionnel d'acteurs en France, exige alors de ses membres actifs la nationalité française<sup>27</sup>. Elle se montre de surcroît très hostile à l'emploi d'acteurs étrangers dans un contexte de chômage important. Bien plus accueillante de ce point de vue, la petite communauté du CCF offre aux artistes russes une structure au sein de laquelle côtoyer et débattre avec les professionnels du cinéma français en dehors des plateaux<sup>28</sup>.

La brouille entre Mosjoukine et le Ciné-Club de France intervient au moment où le comédien quitte la firme Albatros et s'éloigne des milieux de « l'Avant-garde » pour tourner dans des superproductions à grand spectacle. Si, dès cette époque, certains critiques commencent à émettre quelques réserves sur la star<sup>29</sup>, la ferveur de ses « fans » semble en revanche intacte.

### Lettre de Joseph Machabert, ouvrier ébéniste et admirateur de Mosjoukine (1928)

Les magazines de cinéma des années 1920 ne cessent de commenter l'ampleur du courrier reçu par les vedettes, mais celui-ci est le plus souvent absent des fonds d'archives. Fin 1926, un numéro spécial de la revue *Kinotvorchestvo*, partiellement bilingue et consacré à Mosjoukine, affirme par exemple que « tous les jours, Ivan Mosjoukine reçoit des dizaines de lettres de toutes les parties du monde », évoquant « des milliers de telles épîtres entassées dans deux malles qu'elles remplissent jusqu'en haut (ill. 7. couv. de *Kinotvorchestvo* avec Mosjoukin dans le *Lion des Mogols* – ° page ? à redresser et éclaircir si possible) »<sup>30</sup>. Le RGALI n'en conserve pourtant qu'une soixantaine, dont vingt écrites en

25. Voir Christophe Gauthier, *la Passion du cinéma. Cinéphiles, ciné-club et salles spécialisées à Paris de 1920 à 1929*, Paris, AFRHC/École des Chartes, 1999, pp. 111-114.

26. Outre Mosjoukine figurent comme membres sociétaires Nathalie Kovanko et Nathalie Lissenko, Nicolas Koline et Nicolas Rimsky.

27. Marie-Ange Rauch, *De la cigale à la fourmi : histoire du mouvement syndical des artistes interprètes français, 1840-1960*, Paris, l'Amandier, 2006, pp. 62-63.

28. Rappelons par ailleurs que, selon Ianguirov, les tentatives d'unions professionnelles des artistes russes immigrés ne parvinrent jamais à se développer durablement en France durant les années 1920, contrairement à certaines associations fondées à la même époque en Allemagne (Ianguirov, *Raby nemogo. Ocherki istoricheskogo byta russkikh kinematografistov za rubezhom. 1920-1930-e gody* [Esclaves du muet. Études sur la vie quotidienne des cinéastes russes à l'étranger dans les années 1920-1930], Moscou, Biblioteka-fond « Russkoe Zarubezh'e »/Russkij put', 2007, pp. 85-87 et pp. 130-132 sur le cas allemand, pp. 152-153 sur le cas français).

29. Voir François Albera, *Albatros, op. cit.*, pp. 113-114.

30. « Les lettres », article en français non signé, *Kinotvorchestvo teatr*, n° 18-19, 1926, n. p.



Ivan Mosjoukine sur le tournage de *Feu Mathias Pascal* (Marcel L'Herbier, 1926).

français. « Des éloges enthousiastes à l'adresse du talent de l'artiste, des épithètes admiratives et pour terminer – une demande de photographie »<sup>31</sup> : c'est en effet ce que l'on trouve le plus souvent dans ces lettres. Certaines sollicitent également des conseils voire une recommandation pour débiter au studio, demandent un rendez-vous, une aide financière<sup>32</sup>, une correspondance suivie... Par-delà leurs objets, les courriers reçus par les vedettes nous livrent des portraits de spectateurs et – plus souvent – de spectatrices<sup>33</sup>, donnant de la sorte un aperçu direct, vivant, sur un public au fond bien mal connu<sup>34</sup>.

Il en est ainsi de la lettre écrite par un certain Joseph Machabert à Mosjoukine le 1<sup>er</sup> juillet 1928. Il s'agit d'un document de trois pages, soigneusement rédigé à la main sur un papier perforé à petits carreaux qui fait penser à une copie d'écolier. Ignorant l'adresse du comédien, son auteur a eu recours à *Ciné-Miroir*, un des magazines de cinéma les plus populaires et bon marché de l'époque, habitué à

31. *Ibid.*

32. Cas de plusieurs lettres envoyées à la star par des Russes en exil.

33. Les quatre cinquièmes des admirateurs s'adressant à Mosjoukine en français sont des admiratrices.

34. Sur ce type de source, voir Myriam Juan, « "Encore une admiratrice !" À quoi sert une star de cinéma : réflexion à l'aune de lettres de spectateurs et de spectatrices (début des années 1920, début des années 1930) », *Mise au point*, n° 6, 2014, mis en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2014, consulté le 30 août 2015 (URL : <http://map.revues.org/1684>).



Couverture de *Kinotvorchestvo* avec Mosjoukine dans *le Lion des Mogols* (Jean Epstein, 1924).

servir d'intermédiaire entre les stars et leurs admirateurs. Sa première missive s'étant perdue, cette lettre constitue une deuxième tentative d'atteindre l'acteur, reprenant le contenu de la première encadré par quelques mots nouveaux. Ce correspondant choisit une formule de politesse inaugurale soulignant le respect et l'admiration qu'il éprouve à l'égard de Mosjoukine : « Cher Maître ». Puis, gagnant peut-être en confiance, il s'autorise progressivement des formules plus affectueuses et familières : « Monsieur Ivan Mosjoukine », « Cher Ivan Mosjoukine », « Cher Ivan », « Cher Ivan Ilitch », et enfin simplement « Ivan », avant un retour à « Cher Maître » dans l'*addendum* à son premier courrier.

Après une entrée en matière dans laquelle il adopte – posture courante dans les lettres de fans – l'attitude du ver de terre face à l'étoile, redoutant que la star ne prenne même pas le temps de le lire, l'auteur prend soin de se présenter et de raconter les circonstances dans lesquelles il a découvert Mosjoukine :

Mais, tout d'abord, qui je suis ? Un jeune Français, âgé d'à peine vingt ans, un sensitif, ami des arts. [...]

Né au Puy, j'habite le Puy. [...] c'est là que j'exerce la profession fort modeste et peu artistique d'ouvrier ébéniste depuis l'âge de quinze ans. La vie est monotone ici, une seule distraction à la portée de ma bourse : le cinéma. Je m'y rendais donc... machinalement tous les dimanches. Or, un de ces dimanches, il y a environ deux ans, *Kean* était à l'affiche, interprété par *Ivan Mosjoukine*. Kean, Mosjoukine, deux noms pour moi inconnus. Vous fûtes pour moi une révélation. Ce jour là seulement, je découvris ce génie que beaucoup de spectateurs de salles obscures méconnaissent. [...] Donc, ce dimanche là, vous me fîtes comprendre, aimer de toute mon âme le cinéma<sup>35</sup>.

Ce que le jeune homme a découvert de manière fulgurante en voyant jouer Mosjoukine, c'est donc que le cinéma pouvait être un art quand il ne l'avait perçu jusqu'alors que comme un divertissement. Ce document témoigne à cet égard du double rôle social joué par le cinéma, art et distraction à la portée du plus grand nombre tant par son coût que par sa large diffusion sur le territoire<sup>36</sup>.

35. Lettre manuscrite, 1er juillet 1928, RGALI, fonds 2632, Ivan Mosjoukine, dossier 222.

36. Diffusion qui s'opère cependant avec un décalage plus ou moins important par rapport aux grandes villes. Ainsi Joseph Machabert n'a-t-il pas encore vu le *Casanova* de Volkoff, que les Parisiens ont pu découvrir pour leur part dès le mois de septembre 1927.

Cher Maître.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1928.

77

Il y a de cela exactement trois mois, jour à jour, je vous adressais une lettre par l'intermédiaire de "Ciné-Miror". Or, hier, ce même journal hebdomadaire me faisait savoir qu'il n'avait pas eût connaissance de cette missive. Chose extraordinaire, il avait cependant reçu la lettre qui contenait la vôtre. Voilà qui est raide ! casse-tête !... Je vous réécris donc, toujours avec la même foi et compte sur ma persévérance.

Je vais d'ailleurs me contenter de retracer ce que je vous avais écrit précédemment puis j'y ajouterai quelques mots qui vous iront, je crois, bien au cœur. Voici donc :

Cher Maître,

Vous écrire, j'hésite encore. J'ai peur, peur que vous ne me lisiez pas. Cette lettre exprime un vœux que vous pourriez bien exaucer, mais pour comprendre ma missive, Monsieur Ivan Mosjoukine, il vous faudra aller jusqu'au bout... de ma lettre. A ce moment là je pense que vous serez convaincu, alors vous ferez de moi un heureux.

Mais, tout d'abord, qui je suis ? Un jeune français, âgé d'à peine vingt ans, un sensitif, ami des arts. D'ailleurs, si vous me le permettez, je vais vous raconter mon histoire.

Né au Puy, j'habite le Puy. Le Puy ! un des coins les plus pittoresques de France, en plein massif central et qui a fait dire à George Sand en voyant la cité : "ce n'est pas la Suisse, c'est moins terrible, ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau ; c'est la France centrale avec tous ses Versures éteints". Bref, c'est là que j'exerce la profession fort modeste et peu artistique, d'ouvrier ébéniste depuis l'âge de quinze ans. La vie est monotone ici, une seule distraction à la portée de ma bourse : le Cinéma. Je m'y rendais donc... machinalement tous les dimanches. Or, un de ces dimanches, il y a environ deux ans, Kean était à l'affiche, interprété par Ivan Mosjoukine. Kean, Mosjoukine, deux noms pour moi inconnus. Vous fûtes pour moi une révélation. Le jour là seulement, je découvris ce génie que beaucoup de spectateurs de salles obscures méconnaissent. « Je dois vous dire d'ailleurs, que je suis un emballé pour tout ce qui touche aux arts. Vous verrez plus loin que le but de ma lettre en découle. Depuis ma plus tendre enfance je raffole de tout ce qui est dessin, peinture, et je m'y adonne avec ferveur à mes quelques moments de loisir ». Donc, ce dimanche là, vous me fîtes comprendre, aimer de toute mon âme le cinéma. Vous fûtes sublime. Je découvris toute la force de caractère qu'il fallait en vous pour exprimer, si parfaitement, des sentiments si divers

et cela d'une minute à l'autre. La variété de votre jeu, la fascination de votre regard, voilà votre supériorité ! Quel contraste avec les Menjou, Jean Shelly, Florence Vidor, Arlette Marchal, Hugette Dufflos et "Cuti et Quanti" ! Donc, tel une pieuvre enlace sa proie, vous aviez capté l'attention des spectateurs, ils étaient hean eux-mêmes et là se trouve ce génie, votre génie, supérieure à celui que peut renfermer, par analogie, le plus grand chef d'œuvre de peinture.

Je vous rends grâce et depuis ce jour c'est vous que je vois le plus haut dans le firmament des étoiles cinématographiques. J'ai cependant vu plusieurs centaines de films et parmi ces films, beaucoup de forts jolis, avec de grands artistes. De ces derniers, à mon humble avis, Cher Ivan Mosjoukine, aucun ne vous égalent.

Depuis hean, j'ai juré de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour connaître vos créations. C'est ainsi que depuis cette époque j'ai vu de vous : Le Lion des Mogols, Les Ombres qui passent, Feu Mathias Pascal, et tout dernièrement, Michel Strogoff. J'espère bien voir sous peu votre Casanova. Dans toutes ces œuvres, dès lors gravées dans ma mémoire à jamais, je vous ai toujours vu grandissant. Restez toujours Ivan Mosjoukine, restez le même comme vous le dites si bien dans votre livre charmant intitulé : "Quand j'étais Michel Strogoff" que j'ai lu et relu et continue à lire avec un plaisir sans cesse renouvelé, une curiosité insassouée.

Je dois vous dire aussi que je collectionne toutes les revues cinéphiles où je trouve un article parlant de vous, Cher Ivan. Dans ce but j'achetais un jour un petit bouquin que vous devez certainement connaître : "Le plus bel amour de Casanova". Je croyais y trouver quelques choses d'intéressant sur vous-même, d'autant plus que le sous-titre était "Studio". Jugez de mon étonnement, à la place : une histoire pleine de raffinements sensuels se rapportant à l'amour des deux "nonnes"... Riez ! car j'ai bien ri.

Veuillez m'excuser du long détour que je viens de faire et j'aborde le but de ma lettre. Il y a à peine un mois que je viens d'achever un portrait vous représentant lors de votre séjour à Hollywood et cela grâce à une photo publiée sur la couverture d'un "Mon Ciné" du 7 juillet 1927, des teintes de votre cher visage, la couleur de vos cheveux, de vos yeux, etc. j'ai tout supposé. Mais, mon Dieu, tout cela et loin de me satisfaire. Je pense et dois certainement, sur plusieurs points, me trouver dans l'erreur.

Je voudrais recommencer, je voudrais faire une œuvre digne de vous et si je réussissais : tout simplement vous l'offrir. Daigneriez-vous l'accepter ? Pour mener à bien mon projet, il me faudrait une photo

en couleur, la plus vraie possible. Pourriez-vous m'en faire parvenir une<sup>88</sup> parmi vos préférences ?

Me ferez-vous ce plaisir, Cher Ivan, Hlitch ? Pour vos frais occasionnels, je serais prêt à vous les rembourser s'il le fallait ; faites m'en savoir le montant. A ma présente missive j'y aurais bien adjoint quelques francs, mais la photo étant spéciale, n'est-ce pas ? Donc si vous acceptez une question se pose. Pour vous annoncer l'achèvement du tableau il faudrait que j'ai votre adresse ? car par l'intermédiaire de ce cher "Ciné - Miroir" c'est si long. Et puis je vous jure que si vous me la donniez, je n'en dirais mot à personne ; je sais que ça serait d'ailleurs me faire un très grand honneur. Alors, lorsque vous serez de passage à Paris, il vous suffirait de me le faire savoir et je vous ferais parvenir le portrait. Très fort modeste mais qui vous toucherait, j'en suis bien sûr, venant de la part d'un petit ouvrier qui n'a d'yeux que pour vous.

Vous êtes un cœur généreux et noble. Je sais que vous avez horreur des louanges venues du bout des lèvres, mais moi je suis sincère ! Vous aimez votre art je l'aime, que dis-je, bien plus je l'adore ! J'aime en second lieu la peinture encouragez-moi vous ferez œuvre utile et peut-être, le jour où vous jugerez mon œuvre, vous découvrirez en moi quelques talents, talents que je voudrais tant un jour exploiter dans un studio.

Allons, mon plaidoyer à assez duré, je laisse mon sort en vos mains, Ivan, et j'ai confiance.

Joseph machabert

Voilà la lettre que je vous avais déjà écrite. Aujourd'hui<sup>89</sup> mais les dates n'ont point changées et je suis heureux de pouvoir vous annoncer une nouvelle, qui, seule, suffira à vous convaincre de mon admiration.

Je n'avais pas jugé nécessaire de vous dire que j'étais marié. Il en est cependant ainsi et depuis bientôt trois mois, je suis père. Père d'un joli petit bambin que j'ai fait appeler Ivan. Si vous n'êtes pas le Parrain réel, vous l'êtes en quelque sorte au point de vue, je dirais, intellectuel.

Donc, il en est ainsi fait il s'appelle Ivan. voilà, comme vous. Cher Maître, et ce nom attisera toujours notre admiration envers vous. Votre souvenir plane désormais sans cesse sur nos têtes. Puisse le geste que j'ai fait vous décider à m'écrire.

P.S. Voici mon adresse en ayant bien soin de spécifier "fils".

Dans sa lettre, Machabert insiste sur son amour des arts en général. Il cite George Sand, compare les films de Mosjoukine aux chefs d'œuvre de la peinture, avant d'avouer finalement peindre lui-même à ses heures perdues. Cinéphile ayant vu « plusieurs centaines de films », il est aussi un immense fan de Mosjoukine, dont il voit – et sans doute revoit – tous les films et au sujet duquel il collecte le maximum d'informations. Si son écriture est touchante de naïveté, son attitude n'est pas si éloignée de celle d'un Louis Delluc, dont le *Charlot* paru en 1921 peut être considéré comme « un cas de “culte de la star” »<sup>37</sup>, en même temps qu'une entreprise intellectuelle destinée à œuvrer à la reconnaissance de Chaplin auprès d'une élite encore réticente. La démarche de l'ébéniste, qui tente d'établir un lien direct avec l'objet de son admiration, est cependant tout autre. Son but aussi, puisqu'il demande à l'acteur une photographie en couleurs afin de parfaire un portrait qu'il a réalisé et souhaiterait lui offrir<sup>38</sup>. « Vous aimez votre art je l'aime, que dis-je, bien plus je l'adore ! J'aime en second lieu la peinture encouragez-moi vous ferez œuvre utile » déclare le jeune homme, qui avoue rêver de mettre un jour ses talents au service du cinéma. Le bandeau découpé en bas de la dernière page, qui contenait l'adresse à laquelle répondre, laisse supposer que Mosjoukine a bien envoyé la photographie demandée.



Ivan Mosjoukine dans *Kean* (Alexandre Volkoff, 1924).

Les formules employées témoignent d'une véritable dévotion à l'égard de l'acteur qui, en acceptant le « présent fort modeste » de son admirateur, semble faire à celui-ci un grand honneur. Le vocabulaire religieux (« je vous rends grâce ») se mêle d'ailleurs au vocabulaire amoureux (l'auteur se décrit comme « un petit ouvrier qui n'a d'yeux que pour [Mosjoukine] »). Machabert termine enfin en signalant qu'il a prénommé son nouveau-né Ivan, commentant : « Si vous n'êtes pas le parrain civil, vous l'êtes en quelque sorte au point de vue, je dirais, intellectuel ». La vedette apparaît donc ici à la fois comme une idole et comme le vecteur d'une conversion à l'amour du cinéma. L'ouvrier ébéniste avide d'émotions artistiques ne considère pas à proprement parler Mosjoukine comme un dieu mais comme un génie. À travers sa longue lettre, il exprime sa profonde admiration et son immense reconnaissance envers une star qui lui a fait éprouver une expérience esthétique très forte et exerce sur lui une puissante séduction.

37. Laurent Jullier, Jean-Marc Leveratto, *Cinéphiles et cinéphilies. Une histoire de la qualité cinématographique*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 59 (pp. 59-61 sur le *Charlot* de Delluc).

38. Les portraits peints d'après photographies sont alors choses courantes et sont d'ailleurs parfois reproduits dans les magazines.



Les lettres présentées viennent donc enrichir la connaissance de l'une des personnalités majeures du cinéma français des années 1920. Elles rappellent à ce titre la « mine d'informations »<sup>39</sup> que constituent les correspondances, récemment soulignée dans les pages de *1895 revue d'histoire du cinéma*. Qu'il se fasse prier par Abel Gance, sorte avec éclat d'un ciné-club dont il désapprouve les pratiques ou embellisse la vie d'un ouvrier, Ivan le Superbe est alors à l'apogée de sa carrière. Cette star internationale sur laquelle peuvent se monter des projets onéreux, cet acteur admiré et sollicité par « l'Avant-garde » occupe une place assurément singulière dans le paysage cinématographique de la période. Si Mosjoukine ne semble plus être seulement de passage en France, comme c'était le cas au début de la décennie, il continue cependant à être perçu et à se percevoir essentiellement comme russe, de par sa nationalité (laquelle lui ferme d'ailleurs les portes de l'Union des artistes) comme du fait de sa « race » (suivant une vision alors largement répandue<sup>40</sup>). La reconnaissance considérable dont il jouit pâtit de surcroît, dans les milieux de la cinéphilie cultivée, de la hiérarchie d'ores et déjà établie entre réalisateurs et interprètes, une hiérarchie dont l'ouvrier ébéniste Machabert n'a manifestement que faire. Son éloignement des studios hexagonaux, ses rôles de moins en moins audacieux, le passage au parlant enfin ont fini par faire déchoir Mosjoukine de la place qu'il occupait dans la cinématographie et la cinéphilie françaises. Le RGALI conserve pourtant plusieurs lettres d'admirateurs et d'admiratrices écrites dans les années 1930 prouvant que l'acteur n'est pas oublié de tous, vestiges d'une splendeur qui n'en est pas moins alors révolue.

39. Manon Billaut, « Le cinéma d'Antoine dans le fonds André Antoine de la Bibliothèque nationale de France », *1895 revue d'histoire du cinéma*, n° 75, printemps 2015, p. 109.

40. L'idée que les acteurs – en particulier les vedettes – sont les représentants de leurs « races » est très présente dans la presse de l'époque, que le terme renvoie à une conception proprement raciste de l'humanité (fondée sur des travaux pseudo-scientifiques au XIX<sup>e</sup> siècle), ou qu'il soit utilisé de manière plus générale et sans visée de hiérarchisation pour désigner des peuples associés à un milieu géographique, une mentalité, un « génie » partagés de façon héréditaire.